

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES LIVRES

La Vie de Grillon, de Charles Derennes — Albin Michel éd. — est un livre qui dédommage des vaines lectures. D'abord il vous apporte une grande bouffée de campagne : de l'air, du soleil, des arbres, la prairie musicale où l'on marche dans les poésies païennes ; puis un compagnon délicieux, disert, cultivé, sensible, l'auteur, avec lequel il est bon de flâner savamment. Vous le prenez comme un ouvrage scientifique, lourd, solide. Vous n'y trouvez que clairières et confidences. C'est les vacances !

Le héros de Charles Derennes, celui dont il conte la vie en historien scrupuleux mais alerte, est cet humble insecte, le grillon, que la plupart des gens ne connaissent que par le retentissement de ses cymbales. Eh quoi ! direz-vous, un livre entier pour cette petite bête qu'on écrase du pied sans y prendre garde, tout comme s'il s'agissait d'un Richelieu ou d'un Talleyrand ? Croyez-vous donc que son histoire soit moins curieuse, moins pleine d'enseignements que celle d'un ministre et qu'il n'y ait pas de profits à regarder au-dessous de nous ? *Infra nos quoque cælum quaerendum est*, dit Spinoza. Et Charles Derennes a justement épinglé cette pensée au seuil de son livre.

Tout le monde connaît *Les souvenirs entomologiques* de J. H. Fabre. Ce sont des anecdotes sur les mœurs des insectes, contées avec la bonhomie sage et souriante d'un grand-père qui parlerait à ses petits enfants. *La Vie de Grillon* a une tout autre saveur. C'est, à proprement parler, de l'histoire. Mais une histoire sans pédanterie, sans orgueil d'écrivain, sans vanité scientifique. Le premier acte de l'historien est un acte d'humilité devant la grandeur de sa tâche et la fragilité des moyens. „Que tout ce qu'il peut y avoir en moi de poésie et d'amour de la terre m'assiste !“ s'écrie-t-il. Et simplement, bonnement, avec cette grande sympathie pour la vie sous toutes ses formes qui donne tant de chaleur au récit, il retrace minutieusement l'existence de son petit ami Grillon.

Pendant trente années, Charles Derennes a vécu dans l'intimité de Grillon et de Grillonne. Pendant trente années il a accumulé avec patience, avec passion, les observations, les expériences. Il connaît Grillon au point de vivre en lui et de lui prêter les courts

monologues par lesquels Grillon précise le sens de ses investigations et rend grâce à la nature.

Grillon sort de l'œuf, se sèche au soleil et il pense :

— „Je vis, c'est-à-dire d'abord que je puis bouger; essayons. Ceci est infiniment pénible Les bonnes choses qui s'appellent chaleur et lumière sont longues à dissoudre l'armure rigide qui m'étreint et m'immobilise encore. Mais je sais qu'il n'y a qu'à prendre patience. Essayons de nouveau Ça y est! Je crois que je viens de sauter Qu'un danger me menace, je possède donc une arme; je ne suis plus tout à fait nu, ni tout à fait pauvre; une monnaie, si mesquine soit-elle, est déjà tombée dans ma besace; j'ai commencé à me constituer l'indispensable capital“

Grillon a faim, Grillon mâche un brin d'herbe, s'étonne de goûter des délices insoupçonnées et de devenir soudain „aussi puissant et éternel que le monde qui l'abrite“. Il prie :

— „Merci, mon Dieu, d'avoir répandu, — tu ne le fais probablement pas pour tous les autres êtres, — le souverain miracle de la nourriture au devant de mon moindre désir et de chacun de mes pas“.

Maintenant voici la grande affaire : Le chant, l'amour, la mort. Grillon chante parce que la vie atteint en lui sa plénitude sonore et, à l'heure marquée par la perfection définitive du cycle bref de son existence, Grillon aime et Grillon meurt. Grillon *aime*, mot impropre nous dit Charles Derennes, tout entaché de sentimentalité humaine et bariolé d'affiquets carnavalesques. Grillon joint simplement sa vie à celle de Grillonne, avant de s'endormir dans le sein de la bonne Maia. Ecoutez son beau testament philosophique :

— „J'ai mérité d'accomplir ma tâche jusqu'au bout Maintenant, les herbes sont sèches, l'été exagère ses feux, je me sens las de manger, d'aimer et de courir à travers le monde : je vais m'endormir quelques semaines pour m'éveiller ensuite, — récompense de ma valeur, — non plus un mais légion; non plus fatigué, mais léger, bondissant, tout neuf et plein d'un courage retrouvé devant les mille menaces de la terre et du ciel, menaces dont j'aurai raison, je l'espère, encore cette fois, — dussent la plupart des parcelles rajeunies de mon être succomber dans la grande bataille“

Au terme de cette vie contée avec amour, avec poésie, et ce

charme qui n'appartient qu'à la classe de plus en plus claire des vieux humanistes, Charles Derennes pose un épilogue. Considérant que le grillon, vu le peu de durée de sa vie par rapport à la nôtre, a pu nous précéder sur la planète d'une dizaine de millions d'années, il est logique d'admettre qu'il est infiniment plus *évolué* que nous. Or le sens de l'évolution naturelle n'est pas douteux : réaliser sans cesse des simplifications, aboutir au moindre effort.

Que cette évolution se fasse dans la voie individualiste comme pour les grillons, ou dans la voie communiste comme on le voit chez les fourmis, les abeilles, il n'importe ! L'essentiel est de constater l'égalité parfaite des individus dans le monde des insectes, chacun jouant mécaniquement son petit rôle, avec un minimum de gestes, entre l'œuf et la mort. Plus de personnalités, plus de caractères, comme on en distingue chez les êtres d'une extrême jeunesse ainsi que l'homme. Si certains animaux, le chien, le chat par exemple, semblent s'arrêter dans leur évolution vers la banalité égalitaire, c'est la fréquentation des hommes qui les retarde et réveille en eux des facultés d'adaptation jadis nécessaires pour assurer la vie de l'espèce. Mais l'aboutissement sera le même plus ou moins vite. Toute l'animalité terrestre, par conséquent l'homme, tend à une égalité physiologique parfaite, définitive, mécanique.

On comprendra aisément que Charles Derennes, le premier, tremble devant ses conclusions. Le nivellement, l'uniformité sont des perspectives mornes, accablantes. La vie de Grillon est belle, mêlée à la nature, parcelle bien ajustée dans l'équilibre du grand tout et dévoilée par un poète. Mais vivre cette vie nous paraîtrait une dérision de la vie. C'est le *moi* divers, fiévreux, multiple, banal ou fou qui est le sel de la vie. Et, comme Charles Derennes, je redoute un avenir où l'humanité ne se transmettrait plus le flambeau, mais un ressort tout monté, fait en série, interchangeable.

* * *

Je vous ai parlé dernièrement du romancier Gaston Chéreau à propos de *Champi-Tortu*, cette émouvante histoire d'un enfant disgracié. Depuis, son nom a retenti aux quatre coins de la littérature, car il a servi d'heureux patron à *Nêne*, le roman de Pérochon couronné par l'Académie Goncourt. S'il n'avait ses ouvrages, Gaston Chéreau aurait déjà un beau titre de recommandation dans

la découverte de *Nêne*. Son dernier livre, *Valentine Pacquault* — Plon-Nourrit éd. — nous prouve combien notre confiance est justement placée en lui.

Je répugne à l'épithète de chef-d'œuvre, grand ou petit, quand il s'agit d'œuvres contemporaines. C'est le temps qui fait les chefs-d'œuvre et pour des raisons bien diverses qu'il n'est guère possible de discerner immédiatement des engouements de la mode du jour. A coup sûr, pour bien juger un ouvrage de l'esprit il faut du recul et se dégager des infiniment petits de l'actualité qui l'embrument ou l'éclairent.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que *Valentine Pacquault* est une œuvre vaste, puissante.

Il s'agit là d'un cas de bovarysme: une jeune campagnarde, emportée par le besoin de paraître, saccage son foyer, pousse son mari au suicide et sombre. Être assez falot, au reste, le mari! Mais aimant, doux, soumis, en adoration devant cette Valentine qu'il est impuissant à mater et dont la première tromperie le tue.

Ce thème de l'amour contrarié — amour maternel, filial ou passionnel, — aboutissant à la mort, semble cher à Gaston Chérau. Il est le pivot de *Valentine Pacquault*, de *Champi-Tortu* et se retrouve dans *Nêne* dont il fut le parrain. Une désespérance sourde de grand sensible froissé par la vie, voilà le fond et comme le subconscient des livres de Chérau. C'est pourquoi ses héros s'abandonnent, se contractent. Tout leur cœur se vide à la première blessure; leur cœur qui brûle obscurément d'une flamme secrète: il ne leur reste qu'à mourir.

C'est une audace de choisir délibérément un sujet déjà traité, audace rare aujourd'hui où la quête du nouveau conduit parfois aux singularités. Mais c'est une audace qui convient aux forts. L'histoire, l'anecdote, ce n'est que la trame sur laquelle l'artiste va broder. A la composition, aux détails, on reconnaîtra l'artisan. Ici Gaston Chérau ne craint pas la comparaison.

Les personnages sont nets, précis, vivants, bien définis par l'extérieur et dotés chacun d'une âme qui lui est propre. Ils réagissent avec justesse les uns sur les autres. Et tout de suite ils nous sont familiers comme nos voisins ou nos proches. Voilà la force créatrice!

Quant à l'ambiance, l'atmosphère, les paysages, Gaston Chérau

les installe autour de son drame, naturellement et sans efforts. Il a un œil excellent, la première qualité de l'artiste, et saisit les détails à profusion. Voyez comme sont campées les demoiselles Carignan, leur intérieur, leur pensionnat ! De quelle puissance est leur vie secrète de vieilles filles boursicoteuses et passionnément attachées au neveu, sous des apparences burinées ! Ceci est de l'art, de ce bon vieil art réaliste qui s'amuse à refaire un second monde avec les éléments du premier.

Peut-être, pour ma part, aurais-je préféré un roman plus ramassé, plus bref Mais je ne prétends pas, parce que j'aime les œuvres cernées, tendues, que les larges fresques n'aient pas leur beauté. Avec *Valentine Pacquault* Gaston Chérau a établi une œuvre qui donne la mesure d'une grande force, d'un art sensible et d'un cœur hautement humain.

Etablir une classification parmi les genres ou dans un genre est un procédé que je n'aime guère. Il est pédant et sent son manuel. J'ai déjà dit que le talent seul m'importait, que je n'usais point de pied à coulisse pour répartir les écrivains et leurs productions. Toutefois il m'est permis, pour le roman, de donner le pas au roman objectif sur le roman autobiographique.

De même qu'un peintre, même mauvais, réussit généralement le portrait de sa mère, parce qu'il parle là de ses sentiments et de lui, ainsi un écrivain atteint la maîtrise dans ses souvenirs, quand il est bon, et se rend supportable quand il est mauvais.

Chez les femmes, le phénomène est plus typique encore. Toute femme écrivain porte en elle un livre excellent qui sera sa confession. Adroite, elle le répétera toute sa vie sous des titres différents sans que ses admirateurs se fatiguent. Ambitieuse, elle abordera le roman objectif et, la plupart du temps, tout ce qu'elle y mettra hors de son fond affichera une qualité inférieure.

La vraie création c'est d'animer des êtres hors de soi, de les douer de personnalité, de les affronter, de les faire gémir. Shakespeare, Balzac, voilà des créateurs ! Avant de juger définitivement un artiste, je l'attends à cette genèse. Un livre me paraît d'autant moins fort qu'il contient plus de souvenirs personnels.

Un amour de Pernette Gille — Albin Michel éd. — me semble justement, surtout dans sa première partie, bâti à force de souvenirs. Et cette première partie est de beaucoup la meilleure ! Elle

se passe dans une province bourgeoise, indiquée non sans saveur, et nous montre l'éveil d'un amour, son épanouissement jusqu'à la passion, dans un cœur de jeune fille. Affaire banale mais qui a un grand accent de vérité et puise dans les détails, les traits, le débat psychologique, un intérêt plein de charme et d'une nouveauté attachante.

Par la suite, nous touchons davantage au roman, je crois. Bernardine épouse Bertrand. Ils sont heureux jusqu'au jour où Bertrand se passe une fantaisie, puis deux en attendant une infinité d'autres. Car, il l'explique très bien à sa femme et elle le comprend : l'homme est ainsi fait. Elle le comprend non sans souffrir, non sans lutter. Mais il paraît qu'il n'y a rien à faire. Bertrand avoue gentiment et indique lui-même le départ : d'un côté l'amour, c'est Bernardine ; d'un autre le désir, c'est la passante. Et cela n'a pas l'ombre d'importance. A la longue, Bernardine réfléchit, s'accoutume, et l'amour charnel unique, absolu lui échappant, elle se donne à elle-même l'amour mystique. Car Bernardine est une amoureuse et il faut bien qu'une amoureuse possède en propre, exclusivement, quelque chose de l'objet aimé, ne serait-ce que son ombre !

Ce roman doit plaire : il parle d'amour et d'âme. La théorie qu'on y soutient est commode pour l'homme, mais elle laisse à la femme l'auréole des sacrifices et la joie des possessions supraterrrestres. Il est écrit avec soin, mieux, avec une jolie délicatesse qui convient aux sentiments exprimés. Il a les longueurs d'examen de conscience, l'égalité de ton et de présentation des confessions écrites à la première personne. Il ne manque pas non plus de littérature, de certaines conventions de vues et d'expressions spéciales à ce genre. L'auteur en est sympathique et bien digne d'être suivi.

L'inféconde — Ollendorff éd. — de M. Edmond Cazal est plus qu'un roman à thèse : c'est un livre de combat.

L'écueil de ce genre d'ouvrage, pratiqué sans répit par M. Paul Bourget et M. René Bazin, est une fausseté pleine d'artifices qui est proprement insupportable. Au lieu de voir des types, des caractères, des milieux et de laisser le drame surgir du conflit de ces caractères, l'auteur, farci de son idée et impatient de démonstration, bâtit un petit scénario où toutes les scènes concourent à la fin souhaitée. Les personnages ne sont plus des hommes en chair et

en os, mais des entités qu'on appelle, pour guider le lecteur, M. Durand ou Madame Pauline, de même qu'on numérote les côtés d'un triangle. Ils manœuvrent comme des sinus et cosinus dans un problème de trigonométrie et marchent implacablement vers la solution. C. Q. F. D.

Avec beaucoup de talent, de la fantaisie ou certaine profondeur philosophique on arrive à sauver ces romans-théorèmes. Rare tour de force ! Le public, au demeurant, n'en demande pas tant : il a son histoire. L'important, c'est qu'on la lui conte, non pas la façon dont on la lui conte.

Celle de M. Edmond Cazal n'est nullement mal contée et il n'a rien à envier aux maîtres du genre. Même, une certaine passion échauffe son récit. Sa thèse lui tient à cœur. Il la défend et pour la défendre l'anime. M. Edmond Cazal réclame une loi pour autoriser le divorce dans le cas d'infécondité de la femme. L'inféconde ? C'est la race bloquée, le point final, la famille agonisante. Drame plus haut que le simple conflit de passion puisqu'il touche à la perpétuité de l'espèce. Drame social qui semble prendre une valeur singulière au lendemain des moissons de la guerre !

Je n'ai pas à examiner ici l'opportunité d'une telle mesure. Au surplus, de même que toutes celles qu'on prendra en faveur de la repopulation, je la crois inopérante. Pour un couple qui tient à l'enfant, dix mille seront aises de se réfugier dans l'infécondité. Les peuples meurent comme les individus ou comme les soleils : il n'y a pas de jeunesse contre les décrépitudes. Au surplus, si, de notre point de vue actuel, égoïste, il nous paraît souhaitable de perdurer, savons-nous vers quel équilibre tend le monde et en quoi lui importe l'existence d'une nation ?

En terminant je signalerai deux livres fort dissemblables : d'abord *Monsieur Bille dans la tourmente* — Flammarion éd. — de Pierre Villetard, histoire amusante du petit bourgeois fanfaron, couard, douillet, bon citoyen et pot-au-feu, plein de ses vertus et de son devoir, qui devient un poilu héroïque par le meurtre d'une vache, certaine nuit de garde ; enfin *Les Heures d'hiver* — Emil-Paul éd. — de Madame Marguerite Burnat-Provins. Ce sont des poèmes en prose qui font le tour du cadran avec un peu de poésie, un peu de préciosité et pas mal de littérature.

BOULOGNE sur SEINE

MARC ELDER

